

genou, avec sa figure débonnaire et sa grande barbe noire qui lui coupe le visage en deux, ne pense pas à toutes ces choses. Il chante et joue pour nous faire plaisir. Nous avons beaucoup appris depuis nos déconvenues de la douane, mais nous ne comprenons rien, cependant, à ce poème qui nous semble farci de slavon archaïque. Il s'en aperçoit, il en est déçu, il nous dit en secouant la frange de sa kapa :

— Ce n'est pas une musique pour des Français...

Cher Itchitch... S'il nous avait vus, quelques mois plus tard, sous le mûrier de Blagaï, écoutant la merveilleuse aventure de Djerzelez Alija, il aurait compris que la musique et la poésie parlent à tous les peuples, même aux Français.

\*  
\*\*

En suivant la route de Molianatch, on longe le lac Kozjak jusqu'au cañon de la Korana où se déversent l'un dans l'autre, par des cascades majestueuses, les lacs inférieurs. Ils plaisent à l'amateur de pittoresque véhément, ils sont d'un romantisme à la Walter Scott, une terreur noire tombant avec les eaux entre les falaises écrasantes. Mais nous préférons le bonheur du matin dans la forêt peuplée de rumeurs liquides.

La route, vers Priboï et Lapatch, galope sur des contreforts périlleux. Le klaxon met en fuite des nuées de gamins coiffés de la kapa à fond rouge, de fillettes en jupe longue, le fichu sur la tête, de gros moutons pareils à des lamas, et de chevreaux en culotte de golf. A notre approche, les femmes grimpent sur les talus, se cachent la tête dans un buisson pour ne pas voir notre monstre mécanique. Quand nous passons près d'un cantonnier au travail, il se redresse, joint les talons et nous fait le salut militaire.